

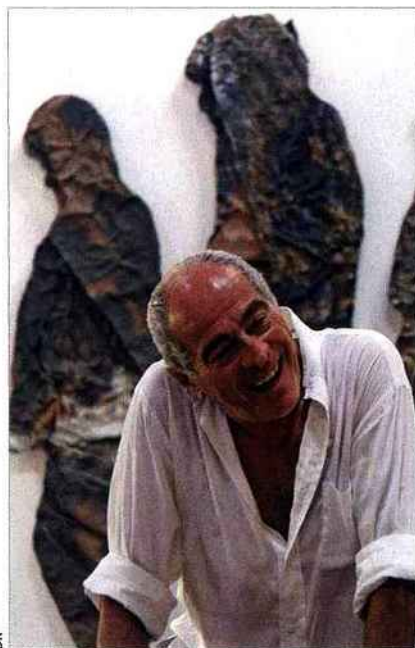
Mario Ceroli le 13^e apôtre de l'arte povera

Plébiscitée en Italie, l'œuvre monumentale et subtile de ce pionnier des années 1960 est exposée cet automne à Paris. L'occasion d'une visite à Rome, dans son atelier.

EN 1969, MARIO CEROLI avait présenté au Festival dei Due Mondi, à Spoleto, une œuvre éphémère formée d'une pyramide de blocs de glace, de dix mètres de haut, surplombée d'une sphère de feu. Après vingt jours, il ne restait plus rien de l'édifice. L'installation n'aurait pas tenu plus de quelques heures sous le soleil de plomb qui accompagne notre visite chez Mario Ceroli. Vêtu d'une chemise blanche ouverte, septuagénaire vif et décontracté, l'artiste nous ouvre les portes de sa demeure aux abords de Rome. Un ancien domaine agricole planté d'oliviers et superbement entretenu, acquis il y a longtemps. C'est là qu'il vit, avec ses golden retrievers, et travaille, aidé par un assistant. Ses œuvres les plus monumentales entourent une série de bâtiments peints en rouge et en vert, écho implicite aux couleurs du drapeau italien, l'intéressé ne confirmant pas cette hypothèse. Car il faut bien une grosse poignée de vastes hangars pour abriter le fruit d'une carrière profuse, que l'artiste nous invite à découvrir à grands pas, ralentissant à peine pour en commenter les jalons comme s'il craignait de se muséifier lui-même. Pourtant, les lieux ressemblent bien à un musée privé consacré à Ceroli, montrant en permanence les matrices et autres modèles premiers d'œuvres généralement en bois, par la suite souvent coulées en bronze. En France, on connaît peu – ou mal –, le travail de cet Italien moins familier qu'un Lucio Fontana, son aîné. Et pourtant, l'un des plus grands collectionneurs d'art contemporain au monde, François Pinault, l'a montré dans l'exposition « Italics. Art italien entre tradition et révolution, 1968-2008 », présentée au Palazzo Grassi de Venise, entre l'automne 2008 et le printemps 2009. Il a donc fallu attendre l'initiative d'un compatriote, le galeriste Michele Casamonti, pour que les Parisiens puissent à leur tour apprécier les subtilités de Ceroli, jusqu'au 11 décembre, à travers une rétrospective.

Réflexion sur l'espace

Entre tradition et révolution : indéniablement, l'artiste évolue entre ces deux pôles en apparence antagonistes. On ne naît pas impunément artiste en Italie sans porter dans ses gènes les siècles d'or



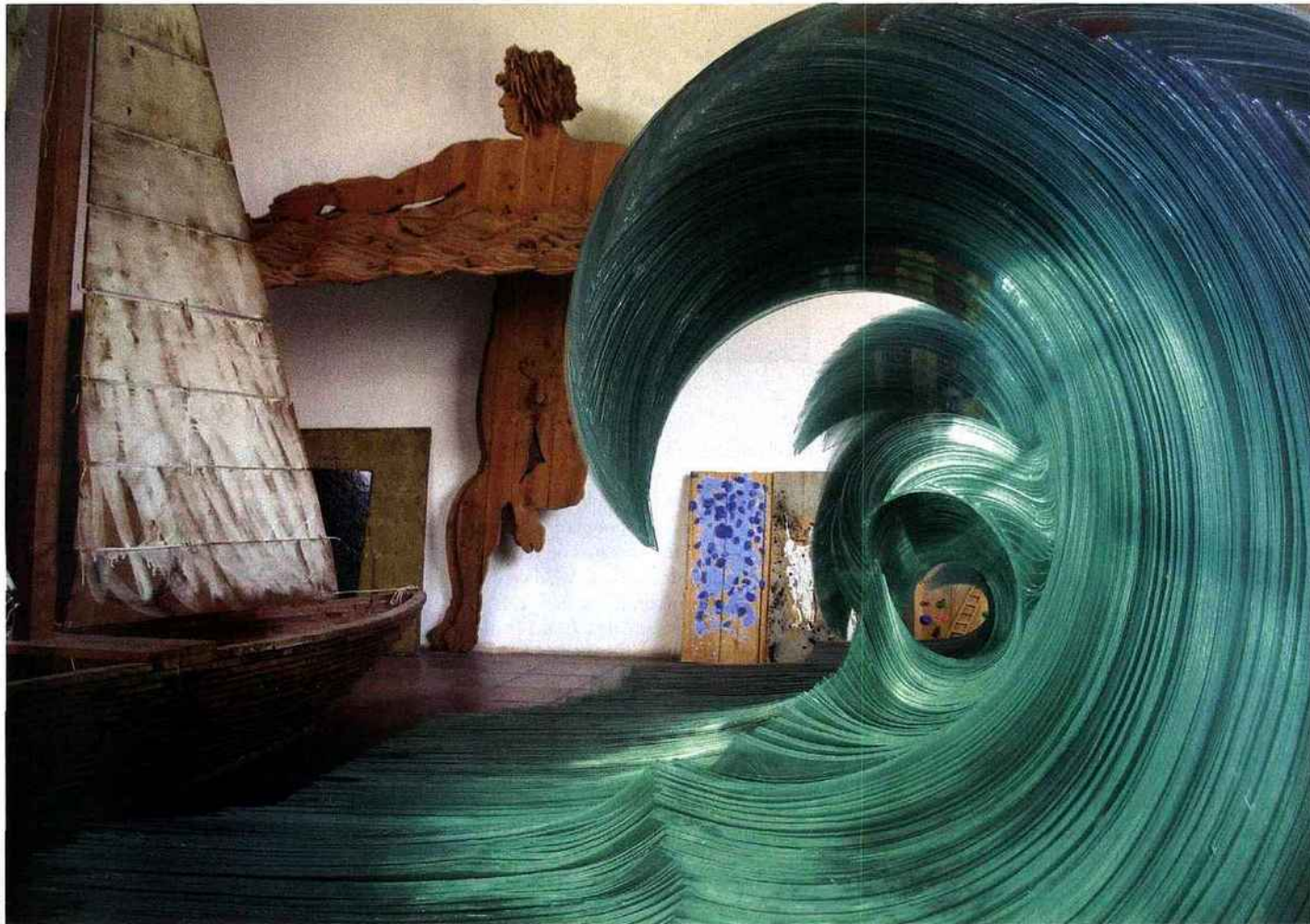
Mario Ceroli
dans son atelier près de Rome, juillet 2010.

de la Renaissance. Dans le jardin trône une énorme sculpture, récente, inspirée de « l'Homme de Vitruve » de Léonard de Vinci. Le premier trait de génie de Ceroli ? Donner une nouvelle vie, un nouveau sens – du relief – à des œuvres phares de la grande histoire de l'art italien. En 1967, le créateur va plus loin dans la symbolique et l'interprétation personnelle des classiques : il enferme un homme de bois dans un premier cube grillagé, celui-ci étant entouré d'un autre cube grillagé. « Une réflexion sur l'espace, celui où nous vivons, l'espace mental, et l'inconscient », observe l'artiste. Autre temps fort de cette rétrospection du plus glorieux passé avec *Battaglia*, en 1978. Un imposant ensemble scénique de chevaux en bois articulés – de dix mètres de long ! – et prolongés par des lances. Grâce à un savant jeu

de superpositions, l'effet « de foule et de tumulte » est saisissant. L'artiste y a transposé, en 3D, le fameux tableau du même nom de Paolo Uccello, hébergé au Louvre. Depuis, l'œuvre a fait le tour du monde. On remarque sur une lance une sorte de drapeau rouge. Ceroli évoque alors Pier Paolo Pasolini – tous deux s'appréciaient – développant le thème du « rouge chiffon d'espérance », arboré par une famille d'ouvriers ou repris dans *Les Cendres de Gramsci* du même Pasolini. N'y voyez pas aussitôt un engagement : Ceroli, à plusieurs reprises lors de notre rencontre, insistera sur le fait que son travail n'est pas politique. Est-ce une façon de se démarquer de l'arte povera, plus proche des mouvements de révolte de 1968, d'une « guérilla » contre la société que de la défense du capitalisme ? Malgré sa proximité formelle avec ce courant, Ceroli semble vite s'être éloigné de ses fondateurs, comme en avoir été écarté. En 1966, un an avant l'officialisation du terme « arte povera », lors d'une exposition à Gênes, Ceroli triomphe à la Biennale de Venise avec *Cassa Sistina*, installation au titre provocateur. La caisse en bois en question occupe tout l'espace d'une pièce : impossible donc de la traverser sans y entrer. C'est un clin d'œil à la célèbre chapelle du même nom autant qu'une remise en question de la notion de sculpture dans l'espace. On n'admire plus l'œuvre de l'extérieur, on y pénètre. Qu'y trouve-t-on ? Gardons le suspense pour les visiteurs parisiens de la galerie Tornabuoni... En tout cas, pour Ceroli, le succès est presque immédiat. Les commandes affluent.

Matériaux bruts

Désormais, il partage son temps entre expositions personnelles dans des galeries en Italie ou à New York, la conception d'œuvres spécifiques pour les sièges des grandes entreprises, des banques ou encore – sacrilège ! – des églises, sans oublier sa collaboration régulière à des productions prestigieuses de théâtre ou d'opéra. À l'instar de l'ange exterminateur en bois brûlé créé pour la Tosca – avec Pavarotti – d'après la sculpture qui domine le château Saint-Ange, à Rome, croisé au détour des ateliers. On voit alors Ceroli sur le yacht des



© Mario Ceroli

La vague Ceroli – ici, dans son atelier – déferle sur la France cet automne..

Agnelli, les riches propriétaires de Fiat. Même si, ponctuellement, Ceroli continuera à exposer avec certains membres officiels, comme par exemple Pistoletto en 1969, c'en est probablement trop pour les défenseurs de la ligne dure, les puristes de l'arte povera. Quand, dans les années 1980, Germano Celant – qui est à l'arte povera ce que Restany fut aux nouveaux réalistes –

dresse la liste définitive des douze apôtres de ce courant, il intègre Alighiero e Boetti, Mario Merz, Giuseppe Penone – mais pas Ceroli. Pourtant, ce dernier est bien un révolutionnaire. À sa façon. D'abord, dans l'emploi de matériaux laissés bruts – le pin de Russie surtout, le bois brûlé, suivis par le verre –, démarche qui le rattache indéniablement à l'arte povera, ce mouvement rêvant

d'abolir les classes sociales à travers un art pour tous. Ensuite, en inventant un art conceptuel qui n'oublie pas d'être décoratif, savant mais séduisant. Son leitmotiv ? Des silhouettes humaines en bois le plus souvent, en deux dimensions, parfois articulées. Sans doute en référence au pop art en vogue en Amérique, Ceroli dresse sa vague et son plongeur comme un écho au *Bigger Splash* d'Hockney. Ailleurs, dans la formidable *Casa di Dante* (*La Maison de Dante*), l'artiste recrée – la « peinture métaphysique » de Chirico et Morandi à l'esprit – un escalier parcouru par des personnages en quête d'auteur, allant jusqu'à représenter sur les marches de bois l'ombre de leur pas. Le monde est un théâtre enchanté, Ceroli en tire les ficelles. ●

L'exposition

Spécialiste des grandes figures de l'art italien d'après guerre, comme Fontana ou Alighiero e Boetti, la galerie Tornabuoni consacre jusqu'au 11 décembre une importante retrospective à Mario Ceroli. Quelques cinquante œuvres retracent son parcours jusqu'à aujourd'hui, de la *Cassa Sistina*, prix de la sculpture à la Biennale de Venise 1966 (pas à vendre) à *Equilibre*, hommage en 3D au célèbre « Homme de Vitruve » de Léonard de Vinci, réalisée en 2010, en passant par la statue de la Liberté éeinte. Dans l'exposition figurent également un autre hommage, à Burri cette fois, installation de 1966 en pin de Russie, ainsi qu'une vague et un plongeur des années 1990, deux œuvres aux dimensions impressionnantes, toujours en bois. Un copieux catalogue richement illustré accompagne cet événement, inédit en France. Publiez en français quand la plupart jusqu'ici étaient en italien, il analyse avec précision chaque étape de la prolifique carrière de Ceroli.

A VOIR

« Mario Ceroli. Le pape de l'arte povera », galerie [Tornabuoni](http://www.tornabuoniart.fr), 16, avenue Matignon, Paris VIII^e, tél. : 01 53 53 21 51 et www.tornabuoniart.fr - Jusqu'au 11 décembre.